

Harvard à l'heure asiatique



Illustration

LA LETTRE D'AMÉRIQUE DE DOMINIQUE MOÏSI

Avec l'élection de Barack Obama, les États-Unis ont définitivement mis fin à une page tragique de leur histoire, celle de la guerre civile américaine, ouverte en 1861. Mais l'effondrement du « mur de la couleur de la peau » n'est pas, et ce n'est pas une surprise, ce qui frappe le plus le « spectateur engagé » qui revient comme professeur invité à l'université d'Harvard près de quarante ans après l'avoir quittée comme étudiant. Ce qui a le plus changé, ce n'est pas le comportement des étudiants noirs, c'est la présence massive, confiante, sinon triomphante des étudiants asiatiques. En pleine guerre du Vietnam, par défiance à l'égard du monde blanc, les étudiants noirs s'asseyaient ensemble aux réfectoires des diverses « maisons » de Harvard à l'heure des repas. Aujourd'hui en 2009, Barack Obama peut être le premier président métis de l'histoire américaine, mais les étudiants noirs, dans la maison d'Harvard où je vis, sont toujours assis ensemble ; certes leur langage du corps a changé ; mais, s'il y a moins de défiance, il demeure toujours comme une forme de prise de distance.

Le vrai changement est ailleurs ; il tient dans l'omniprésence des étudiants asiatiques, en nombre et en qualité. C'est un Chinois du nord-est de la Chine qui a pris l'initiative de créer une « table française » dans la maison où je réside. Entre ses études de physique et d'économie, il voulait élargir ses horizons. Après six mois d'efforts, il s'exprime déjà correctement dans la langue de Molière, entouré d'autres étudiants asiatiques, vietnamiens et chinois, qui partagent avec lui une histoire commune. Il y a comparativement peu d'étudiants japonais à Harvard ; leur connaissance de l'anglais est insuffisante. Si Chinois et Vietnamiens (ces derniers appartiennent à une génération qui ne parle presque plus le français) ont pu intégrer cette université prestigieuse, ils le doivent à leur intelligence, à leur volonté et à leurs efforts, mais aussi à leur connaissance de la langue anglaise. Et cette connaissance, ils en sont redevables à

l'État de Singapour, qui a envoyé dans leurs pays des recruteurs pour sélectionner les meilleurs élèves, dans les meilleures classes des meilleures écoles ; une sélection qui s'est faite à l'équivalent de ce qui est pour nous la classe de sixième.

Le résultat est là ; les élites asiatiques sont globalement aujourd'hui devenues pour les États-Unis ce qu'étaient les juifs au début du XX^e siècle, c'est-à-dire des minorités convaincues que la meilleure éducation possible est le secret de la réussite. Avec un questionnement majeur, qui est une des clefs de lecture du monde de demain. Ces Asiatiques ont-ils pour ambition dans leur majorité de devenir de « bons Américains » ou bien feront-ils le choix de revenir « au sommet » dans leurs pays respectifs, qu'il s'agisse de la Chine, de l'Inde, du Vietnam ou de Singapour...

L'ampleur de la crise économique américaine et mondiale constitue un fait nouveau. S'il est plus difficile aujourd'hui de trouver du travail aux États-Unis, il en est de même en Asie. Que feront ces élites en devenir ? Le pays qui saura les garder ou les attirer marquera des points décisifs dans la compétition mondiale, tant l'intelligence et la confiance en elles-mêmes de ces élites sont écla-

Un défi pour la France, et plus généralement l'Europe, en matière d'éducation.

tantes. Leur force tient aussi au fait qu'elles vivent en permanence une forme positive de biculturalisme. Elles sont « nous », c'est-à-dire qu'elles comprennent parfaitement nos valeurs et au-delà, notre mode de fonctionnement, tout en restant pleinement elles-mêmes.

Il est évident que la présence massive des Asiatiques à Harvard, comme cela est également le cas dans les meilleures universités américaines, ne peut que « questionner » notre pays au moment où une fois encore la voie des réformes, surtout en matière d'éducation, semble si difficile. Il est trop tôt sans doute pour se demander si les jeunes Asiatiques sont devenus aujourd'hui aux États-Unis l'équivalent de ce qu'étaient hier les Romains en Grèce ; une chose est sûre, la France et plus globalement l'Europe ne sont pas et ne seront sans doute pas leur Grèce, à moins que nous ne nous transformions très vite.

Dominique Moïsi, conseiller spécial de l'Ifri, est professeur invité à l'université d'Harvard.